Georges Planelles

LES 1001 EXPRESSIONS

PRÉFÉRÉES DES FRANÇAIS

Les Éditions de l'Opportun
16, rue Dupetit-Thouars
75003 Paris

Éditeur : Stéphane Chabenat
Suivi éditorial : Bénédicte Gaillard
Maquette couverture : Philippe Marchand
Maquette intérieure : Philippe Marchand
Mise en page : Bénédicte Gaillard, Isabelle Titon
Correction : Camille Martinez
Imprimé en Europe
ISBN : 978-2-36075-074-0
Dépôt légal : à date de parution

Avant-propos

Vous connaissez et employez régulièrement la plupart des expressions présentées dans cet ouvrage. Mais êtes-vous certain de les employer toujours à bon escient[1] et en connaissez-vous l'origine ?
Le but de cet ouvrage, qui n'est pas exhaustif car notre belle langue en comporte plusieurs milliers, est de vous proposer la signification commune de quelques-unes de nos expressions et, lorsqu'elle est connue avec certitude ou lorsque des hypothèses acceptables ont été formulées par des linguistes anciens ou contemporains, de vous en donner l'origine ou l'histoire.

Je ne suis nullement linguiste, mais informaticien de formation et de métier. Et si j'aime évidemment la logique et les petits bits qui se promènent au cœur des circuits électroniques, cela ne m'empêche nullement d'aimer aussi avec passion notre langue, les mots qui peuplent nos livres, leur musique et leurs mystères. C'est ce qui m'a poussé, au début de l'année 2005, à imaginer le site web Expressio (http://www.expressio.fr) dédié à l'origine de ces très nombreuses expressions que nous employons tous les jours dans nos conversations, souvent sans nous en rendre compte, parfois à mauvais escient et, très généralement, sans même en connaître l'étymologie.
Ouvert le 1er août de la même année, ce site a vu son nombre de visiteurs journaliers et d'abonnés au courriel de l'expression quotidienne croître régulièrement, preuve que le sujet intéresse. Au moment où j'écris ces lignes, le site, qui propose environ mille cinq cents expressions, est visité chaque jour par près de quinze mille personnes différentes venues du monde entier (avec, bien entendu, une très forte dominante issue de France et des pays à communautés francophones importantes que sont le Canada, la Belgique et la Suisse) et j'envoie chaque vendredi plus de trente-cinq mille courriels à destination des abonnés à la lettre quotidienne ou hebdomadaire.

C'est volontairement que les textes proposés sur mon site et repris dans cet ouvrage après quelques adaptations et corrections ne sont généralement ni concis, ni purement factuels, ni d'un style très académique, tout en étant parfois parsemés d'un humour allant d'une certaine tenue au calembour que certains considèreront comme très douteux.

---

1 Oui, cette expression est présente dans le livre que vous tenez en main !

Si j'ai fait ce choix, c'est parce qu'il n'est écrit nulle part que la culture doit impérativement être triste ou austère et que c'est en écrivant comme je l'ai fait que je me fais plaisir, condition indispensable pour mener à bien cette tâche. C'est tout aussi volontairement que les chemins de traverse parfois pris sont là pour inciter à orienter sa curiosité vers des sujets annexes. Quand, par exemple, pour l'expression *en grande pompe*, j'évoque tout à la fois Berthe au Grand Pied, les Shadoks ou la pompe à huile provençale, qui n'ont pourtant rien à voir avec l'origine de l'expression, c'est pour les plaisanteries possibles, bien sûr, mais aussi pour donner l'envie d'en savoir un peu plus sur ces sujets, tous intéressants à leur manière.
Mais si la forme n'est généralement pas aussi concise et sans âme qu'elle pourrait l'être dans un ouvrage austère (qui a aussi ses mérites, selon ce qu'on y cherche), le fond, dans la mesure du possible et des connaissances, reprend et reformule les informations sérieuses qu'on peut trouver dans des dictionnaires variés et des ouvrages écrits par des linguistes et autres lexicographes réputés.

Cela dit, les informations ainsi fournies sur l'origine des expressions sont parfois sujettes à caution. En effet, le manque régulier d'écrits anciens expliquant avec précision ces origines conduit parfois les auteurs des ouvrages de ma bibliographie à de simples formulations d'hypothèses qui tiennent la route mais qui ne sont pas obligatoirement la réalité.

Certains pourront se demander pourquoi reprendre sur papier le contenu d'un site qui est en libre accès. Eh bien, c'est simplement parce que, pour les générations actuelles (mais ça ne durera peut-être pas avec la généralisation des liseuses électroniques), la lecture d'un livre reste tout de même bien plus agréable que celle sur écran ; le fait de toucher le papier, de tourner les pages, de refermer l'ouvrage procure des sensations qu'un livre électronique ne peut pas fournir. Par contre, le site, en plus d'un nombre plus conséquent d'expressions, propose également des informations comme des équivalents régionaux ou étrangers, des synonymes ou des variations humoristiques et il permet, via le forum qui suit chaque expression, des échanges plus ou moins sérieux entre les participants. Autant dire qu'il peut tout à fait servir de complément à cet ouvrage.

J'espère, si vous êtes sensible à mon style d'écriture et à mon humour, que vous prendrez autant de plaisir à parcourir cet ouvrage que j'ai eu à en écrire les textes, après avoir fait les recherches nécessaires.

3 FAIRE SES ABLUTIONS

Faire sa toilette.

Les ablutions, cette appellation familière de la toilette est dérivée de pratiques religieuses, mais elle va permettre à quelques-uns d'apprendre une chose intéressante sur un objet à usage quotidien (enfin pour certains…).

Ablution vient du latin *ablutio* issu du verbe *abluere* qui voulait dire « laver[1] ».
Dans de nombreuses religions, les ablutions sont un acte rituel de purification par l'eau.
Chez les musulmans, par exemple, l'ablution avant la prière est obligatoire. Elle doit être faite avec de l'eau (ou de la terre propre si l'on est en voyage). Dans chaque mosquée, il doit y avoir une salle des ablutions qui isole la salle de prière du monde profane.
Chez les catholiques, les ablutions se pratiquent au cours d'une messe, avant la communion, lorsque le prêtre fait verser un peu d'eau sur ses doigts pour les laver.

À l'époque des messes en latin, le prêtre récitait un psaume commençant par : « Lavabo inter innocentes manus meas » (« Je laverai mes mains parmi les innocents »).
Vous avez reconnu là un mot familier qui a fini par désigner le lavage des mains lui-même.
Lavabo a ensuite été transposé aux ablutions profanes où il a d'abord été utilisé pour nommer le meuble de toilette portant la cuvette et le pot à eau (à l'époque où l'eau courante n'existait pas encore) puis, avec la modernisation, la cuvette en faïence que vous connaissez bien et dans laquelle vous faites vos ablutions.

> « **Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains ; et, quand il eut fait ses ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils et ses cheveux. Il fut plus longtemps à sa toilette qu'une vieille douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années.** »
>
> Alain-René Lesage – *L'Histoire de Gil Blas de Santillane* – 1735

1 Et de *abluere* nous vient le verbe *abluer* qui existe toujours en français avec le sens de « laver », même s'il est tombé en désuétude. Mais l'histoire ne dit pas si c'est parce que le prêtre se lave les mains un moment avant de boire le vin dans le calice qu'est né le fameux proverbe *qui ablue boira*.

24 LES ANGLAIS ONT DÉBARQUÉ

Avoir ses règles.

Cette expression ne date pas de juin 1944, mais de bien avant. Rappelez-vous ! En 1815, alors que Bonaparte a pris une dernière pâtée à Waterloo, les Anglais débarquent en France et vont l'occuper jusqu'en 1820. À cette époque, ils étaient habillés d'uniformes rouges.
Le lien entre ce flot d'Anglais rouges envahissant le pays et la capitale et le flux rouge du sang menstruel a été facile à faire dès 1820 dans le parler populaire parisien, en (mauvais) souvenir de l'occupant, alors qu'il rentrait chez lui.

Compte tenu du sujet traité, il est de règles et pas super flux de rappeler quelques autres appellations très poétiques de la chose : *avoir ses ours**, *avoir ses ragnagnas, écraser des tomates, être empêchée / gênée, faire relâche, jouer à cache-tampon, recevoir sa famille, repeindre sa grille au minium,* etc.

Il est aussi très intéressant de montrer l'avis qu'avait Pline l'Ancien d'une femme menstruée en 78 après J.-C. En voici un extrait représentatif :

> « Dans toute autre époque les règles coulant, si la femme fait nue le tour d'un champ de blé, on voit tomber les chenilles, les vers, les scarabées, et les autres insectes nuisibles. […] L'attouchement d'une femme en cet état gâte sans ressource les jeunes vignes, et fait mourir incontinent la rue et le lierre, plantes douées de vertus très puissantes. […] Cependant il est encore certain que les abeilles désertent leur ruche touchée par une femme en cet état ; que les lins noircissent dans la chaudière ; que le fil du rasoir s'émousse dans la main du barbier ; que les vases de cuivre touchés contractent une odeur fétide et se rouillent. »

Étiez-vous au courant de tout cela, mesdames ?

« **– Les Anglais ont débarqué ? demandait-il.**
– Non, répondait-elle, mais mes règles devraient venir ces jours-ci. Et, je ne sais pourquoi, chaque fois dans les jours qui précèdent, je ne me sens pas dans mon assiette. »

Henri Lopes – *Le Lys et le Flamboyant* – 1997

366 LE DINDON DE LA FARCE

La victime d'une tromperie, d'une moquerie, et qui fait généralement la risée de tout le monde.

Il existe deux principales explications pour l'origine de cette expression, mais c'est probablement une troisième qui est la bonne.

La première se situe au Moyen Âge où les « farces » étaient des intermèdes comiques dans des spectacles.
Parmi les personnages récurrents de ces pièces, on trouvait des pères crédules, bafoués par des fils peu respectueux. Ces pères auraient été surnommés *les pères dindons*. Un tel personnage, souvent dupé par sa progéniture, était donc « le dindon de la farce ».
Hélas, à moins qu'autre chose ait porté le nom de *dindon* autrefois ou que ce mot ait été déformé, un petit problème de date se pose, car les dindons que nous connaissons ont été ramenés du Mexique bien plus tard, à partir du XVIe siècle.

Une autre explication, donnée par Claude Duneton, viendrait d'un spectacle forain *Le Ballet des dindons* qui a existé à Paris entre 1739 et 1844.
Dans ce spectacle, des dindons étaient posés sur une plaque métallique progressivement chauffée par-dessous au point que les pauvres volatiles finissaient par « danser » pour tenter d'éviter de se brûler les pattes.
Bien entendu, cette « farce » faisait beaucoup rire les spectateurs de l'époque qui appréciaient les cruautés animalières comme les combats d'animaux, par exemple, mais qui aimaient aussi d'autres spectacles divertissants comme les pendaisons ou les passages à la guillotine.
Reste que le rapport au fait de se faire duper n'est pas flagrant.

Alors, pourquoi ne pas rester simple ? En effet, un dindon, ça se fait plumer, donc au sens argotique, il se fait duper. Et comme il se sert souvent farci, il aura suffi d'un peu d'humour pour accoler au volatile cette histoire de farce.
Il ne reste donc plus qu'à étayer un peu cette hypothèse hardie, comme disait Laurel.
Il faut savoir que le terme *dinde*, depuis longtemps et au figuré, désigne une jeune fille niaise par comparaison avec le caractère considéré comme stupide de l'animal (le *Dictionnaire de Trévoux* cite cette acception en 1771, mais elle est probablement antérieure). Or, une personne niaise se faisant aisément duper, il est logique qu'au passage au masculin, un homme niais, donc susceptible de se faire duper, soit affublé du terme *dindon*.

Pour confirmer que le dindon se fait bien plumer, donc duper, on citera *L'Hermite du Faubourg Saint-Germain*, écrit en 1825 par Colnet qui dit ceci :

> « Frappé du tableau vivant qu'il offrait à ma curiosité, je ne pouvais me lasser de contempler cette multitude qui le traverse dans tous les sens pour se rendre où ses affaires, où ses plaisirs l'appellent ; mais ce qui m'amusait le plus dans cette lanterne magique, c'étaient les plaideurs et les dindons qui allaient se faire plumer, les premiers au Palais, les seconds à la Vallée. »

Où l'on comprend que des plaideurs et des dindons vont se faire plumer, au sens de duper (au passage, on notera que *lanterne magique* et *dindon* nous ramènent indubitablement au poète Florian et à sa fable « Le Singe qui montre la lanterne magique » à l'origine de l'expression *éclairer la lanterne* de quelqu'un*).
Maintenant, nous sommes sûrs que le dindon est bien une dupe, sans avoir besoin d'aller chercher des spectacles pré-dindons ou sans lien apparent avec la duperie.

Quant à *farce*, il suffit de confirmer qu'à cette époque, on farcissait bien les dindons pour imaginer la plaisanterie. Or dès 1750, dans le *Dictionnaire des Alimens, vin, et liqueurs*, écrit par François-Alexandre Aubert de La Chesnaye Des Bois, on trouvait ceci :

> « Le tout haché ensemble et pilé dans le mortier, on en farcit le dindon, on y met un bon ragoût d'écrevisses dans le corps. Ce ragoût étant mis dans le corps, on bouche le dindon de la farce par les deux bouts et on le coud ensuite. »

« **On connaît le principe de la pyramide de Ponzi : en retour du pactole qu'il a apporté, celui qui sort touche les pactoles apportés par ceux entrés dans la danse après lui. Il lui suffit donc de savoir attendre un peu pour emporter son jackpot. Le principe repose donc sur une double confiance : d'abord dans celle que personne ne va paniquer à l'idée d'être le dindon de la farce et demander, en conséquence, de reprendre sa mise avant que la pyramide ait fait son œuvre ; ensuite, dans celle que de nouveaux arrivants vont accepter de rentrer dans la danse, de jouer le même jeu, pour alimenter la pyramide.** »

Jean-Philippe Denis – *Le Monde* – Article du 18 août 2010

375 TENIR LA DRAGÉE HAUTE (À QUELQU'UN)

Faire longtemps attendre quelqu'un avant d'accéder à sa demande pour lui signifier le pouvoir que l'on a sur lui.

Cette expression date du XVIIIe siècle. Deux écoles s'affrontent quant à son origine.

La première fait simplement le rapprochement avec un ancien jeu d'enfants où ils devaient attraper une friandise suspendue à un fil.
Celui qui tenait le fil et le soulevait selon son bon vouloir pour empêcher les marmots d'attraper trop facilement le bonbon avait sur eux une certaine forme de pouvoir.
Tout comme vous, lorsque vous donnez un susucre à votre chien en le lui tenant en hauteur et en le faisant longuement saliver jusqu'à ce qu'il se décide enfin à vous arracher la main (la prochaine fois, vous choisirez un teckel au lieu d'un pitbull !).

La deuxième vient aussi d'une friandise, mais destinée aux chevaux, cette fois.
La dragée était une botte de fourrage vert, mélange de froment et de sarrasin, gourmandise dont raffolaient ces équidés mais dont ils ne devaient pas abuser.
Pour dresser le cheval et lui apprendre à maîtriser sa gloutonnerie, ces dragées étaient placées haut dans son râtelier, hors de sa portée. Et on ne lui en distribuait ensuite qu'avec parcimonie.

> « **C'est un jeu, madame la baronne. Vous vous moquez de moi. Vous avez parlé aujourd'hui à mon plus grand ennemi, à Tailland le notaire, qui vous aura certainement conseillé de me tenir la dragée haute !** »
>
> George Sand – *Le Meunier d'Angibault* – 1845

393 BOUCHÉ À L'ÉMERI

Idiot, obtus, borné.
Incapable de comprendre.

Tout le monde connaît (ou devrait connaître) la toile émeri, qu'il ne faut pas confondre avec le papier de verre. L'émeri est un matériau très dur qui sert d'abrasif depuis de nombreux siècles, le genre de produit avec lequel il est plutôt déconseillé de nettoyer son écran[1]. L'émeri n'est en aucun cas un produit de bouchage, comme le plâtre ou le liège, par exemple.
Alors pourquoi dit-on *bouché à l'émeri* ?

Autrefois, pour qu'un récipient, flacon ou fiole en verre soit bouché de la manière la plus étanche possible, on polissait à l'émeri l'extérieur du bouchon et l'intérieur du goulot, pour que le contact entre les deux soit le plus parfait possible. Une fois qu'on sait cela, on est un peu plus à même de comprendre la métaphore de notre expression.
Quand, en argot, on dit de quelqu'un qu'il est « bouché », c'est non seulement pour dire que la nature ne l'a pas trop gâté sur le plan intellectuel, mais aussi pour signifier qu'il est complètement hermétique, au sens où aucune once d'intelligence ne peut y entrer, où il est quasiment impossible de lui faire comprendre quelque chose.

Hermétique ? Étanche ? Vous venez de comprendre ! Le « bouché à l'émeri » est comparable à ce récipient étanche duquel rien ne peut sortir, mais dans lequel, malheureusement pour l'idiot, rien ne peut rentrer non plus.

Le terme argotique *bouché* tout seul date du XVIIIe siècle (mais on disait déjà *un esprit bouché* au XVIIe). La variante avec l'émeri est apparue au début du XXe.

> **“ Mais à l'opposé, si je me laissais prendre Verdun, pour n'avoir pas cru assez vite que c'était sérieux, les mêmes diraient que je suis décidément bouché à l'émeri. ”**
>
> Jules Romains – *Les Hommes de bonne volonté* – 1933

---

1 Une preuve indéniable, c'est qu'aucun hiéroglyphe ne nous montre un Égyptien de l'Antiquité en train d'utiliser de l'émeri sur son écran. Et pourtant, les sculpteurs de cette époque l'utilisaient déjà pour polir l'obsidienne, entre autres.

402 S'ENVOYER EN L'AIR

Faire l'amour.
Plus précisément, jouir.

Quel bonheur que d'être pilote d'hélicoptère professionnel ou hôtesse de l'air et d'être payé pour s'envoyer en l'air toute la journée ! On pourrait imaginer que, dans leur cas, la fonction crée l'orgasme.
Mais ne rêvons pas et revenons sur le plancher* des vaches puisque c'est plus généralement là que notre expression est utilisée. Pas avec une vache, bien sûr. Tout au plus avec une chèvre, si on est légionnaire…

Il y a belle ~~levrette~~ lurette que l'extase sexuelle est associée à la métaphore de l'ascension vers le ciel. Est-ce qu'on ne « plane » pas un peu au moment de l'orgasme ? Et ne dit-on pas également *monter au septième ciel** ? Et, l'homme étant couché sur le dos, est-ce que son érection ne pointe pas du doigt ces hauteurs qui sont le lieu à atteindre ?

Cette forme argotique désignant le coït daterait du début du xxe siècle, d'après Jean Lacassagne et Pierre Devaux dans leur *Argot du milieu*.

> “ **Homme et femme travaillaient tous deux, vivaient secrètement, filant le parfait amour mais s'arrangeant pour s'envoyer en l'air sans jamais procréer, et se montraient réfractaires aux cris des mioches de la rue, qu'ils tançaient quelquefois de leur fenêtre…** ”
>
> Bernard Zarca – *Une enfance juive tunisoise* – 2005

421 SENTIR LE FAGOT

1. Être mécréant, avoir des idées trop libres en matière de religion.

2. Plus généralement, s'applique à toute personne, opinion ou œuvre générant un scandale ou inspirant de la méfiance, car susceptible d'être condamnable.

Lorsqu'on s'attelle au barbecue destiné à nourrir la palanquée d'invités de la fête jardinière (*garden-party*, en anglais), on a rapidement les cheveux et les vêtements qui sentent le charbon de bois puis, peu après, la chipolata, la merguez ou la sardine, voire les trois si vous avez décidé de varier les plaisirs.

À une lointaine époque, au lieu des saucisses, c'étaient des hommes et même des femmes que l'on brûlait. C'est pourquoi le Cauchon qui fit une flambée de Jeanne d'Arc devait probablement sentir la pucelle grillée.
Pourquoi les brûlait-on, me direz-vous ? Eh bien, en l'absence de guillotine ou de chaise électrique, il fallait bien trouver un moyen, extrêmement douloureux si possible, de trucider celui qui était condamné à mort[1]. Or, si aujourd'hui, dans certaines contrées modernistes, un gentil moyen de se débarrasser de femmes adultères, donc méritant indubitablement la mort, peut être la lapidation, autrefois la justice, plus ou moins juste, pouvait envoyer sur le bûcher les sorcières, les hérétiques et autres personnes auxquelles, à tort ou à raison, on faisait de si gros reproches que l'on considérait devoir les éliminer de la planète.

Et ces grands feux de joie étaient constitués de bûches entourées de fagots de petit bois savamment entassés de manière à démarrer le feu et le propager aux bûches placées autour du poteau où, attaché, le condamné devait vivre ses derniers instants, victime d'un gros coup de chaleur.
De ce fait, les personnes ainsi traitées, peu avant de passer de vie à trépas, sentaient inévitablement le fagot brûlé, sans passer par la case chipolata.

C'est de cette joyeuse pratique, très appliquée aux hérétiques, que notre métaphore est née au XVIe siècle, d'abord utilisée pour les personnes considérées

1 Mais notez bien que la cruauté n'était pas la seule raison d'utiliser le bûcher pour éliminer les sorcières et autres hérétiques. En effet, à cette époque, la raison la plus importante venait du fait que les gens étaient persuadés qu'en les brûlant, leur résurrection serait impossible, l'âme étant autant carbonisée que le corps (ce qui explique d'ailleurs aussi que, jusqu'en 1963, l'Église refusait catégoriquement la crémation qui n'est plus maintenant que tolérée, sous certaines conditions).

comme mécréantes (et Dieu sait si, au cours de guerres de religion, les uns sont les mécréants des autres, et inversement, ce qui donne de la matière à carboniser !) avant de s'étendre à tout ce qui est considéré comme subversif ou pouvant conduire devant la justice.

> **“ Près de lui, vous voyez son fils, cette tête de songe-creux : il le destinait aussi aux arts, à quelque commandement supérieur des violes et des trombones ; mais le jeune homme a mal tourné. Il a professé à Padoue des principes d'une philosophie qui sent le fagot, dit-on, et ses nombreuses découvertes dans des sciences dangereuses pourront bien finir par le brouiller tout à fait avec l'Église. ”**
>
> Saintine – *Le Mutilé* – 1832

> **“ Pourfendeur des sciences et des arts, fossoyeur de la propriété privée, contempteur de la monarchie, ce bonhomme [Jean-Jacques Rousseau], qui égratigne au passage les médecins, les femmes, les gens de lettres et les Anglais, sent le fagot. ”**
>
> Olivier Le Naire – *L'Express* – Article du 11 août 1994

435 GRILLER / BRÛLER UN FEU

Passer un feu de circulation qui est au rouge.

Normalement, lorsque vous êtes seul, perdu au fin fond de la Saskatchewan ou du Baloutchistan et que vous venez de capturer un animal pour agrémenter votre repas du soir, vous utilisez du feu pour griller votre proie.
On peut assez facilement en déduire qu'un feu, ça peut servir à griller.

La question est donc de savoir comment on peut griller ce qui sert à griller, ainsi que le suggère notre expression, ou tout aussi étrangement, comment on peut brûler quelque chose qui sert déjà à brûler.

La réponse est que nous vivons dans un monde où, parfois, une chatte n'est pas la femelle du chat et où un poulet n'est pas forcément une volaille.

Commençons par ce *feu* qui, ici, n'est pas un de ceux qui servent à griller, mais de ceux qui servent à signaler quelque chose (sachant qu'autrefois, les signaux de nuit se faisaient à l'aide de vrais feux alimentés avec du vrai bois mais que maintenant, grâce à la fée électricité et alors que le nom est quand même resté, ce rôle est pris en charge par des ampoules).
En particulier, ce feu de circulation, s'il est rouge (non, ce n'est pas à cause des braises !), vous indique que vous n'avez pas le droit de passer.
Jamais votre poulet ne deviendra succulent si vous le faites tourner un bon moment à proximité d'un tel feu. Je dirais même plus, c'est plutôt le poulet placé au pied du feu qui risque de vous faire tourner, mais en bourrique, surtout si vous venez de le griller (le feu, pas le poulet).

Et puisqu'on parle justement de *griller*, revenons-y un peu.
Si un poulet n'a pas nécessairement des plumes, une chatte sur un doigt brûlant fait rarement miaou et un feu ne fait pas forcément des flammes, le verbe *griller* ne veut pas obligatoirement dire « rôtir sur un feu ou un gril » et *brûler* ne signifie pas toujours « détruire par le feu ».

Dans l'ordre chronologique, c'est au début du XVIIIe siècle que le verbe *brûler* prend au figuré le sens de « passer sans s'arrêter (à un point d'arrêt prévu) » comme dans *brûler les étapes*, sans que la raison en semble bien claire de nos jours (peut-être faut-il y voir une allusion au feu de forêt dévastateur qui, poussé par le vent, ne s'arrête nulle part, même pas à un stop, et n'épargne rien).

Ensuite, comme de *brûler* à *griller*, il n'y a qu'un pas, c'est au début du xxe siècle que le verbe *griller*, parmi ses nombreux emplois métaphoriques et argotiques (comme « tromper », « dénoncer », « compromettre », « anéantir » ou « gâcher »), veut d'abord dire « dépasser (un véhicule) » puis, par amalgame avec le sens figuré de *brûler*, « dépasser sans s'arrêter », signification qu'on retrouve dans notre expression.

> “ **Le gendarme, en uniforme dépareillé et nettement trop petit pour sa taille, se penche vers lui.**
> **– Vous avez grillé le feu ! dit-il d'un air méprisant.**
> **– Comment voulez-vous que je grille un feu qui ne fonctionne plus !** ”
>
> Jacky Wolfarth, Laurence Lacroix – *Quartier de sable* – 2007

465 SUCRER LES FRAISES

1. Être pris de tremblements, en particulier aux mains.
2. Être gâteux.

Qui se délecte de bonnes fraises fraîches, sait que, armé d'une main d'une coupe pleine de ces fruits rouges et de l'autre d'un sucrier ou d'une cuillère à sucre (cuillère percée de trous), il faut secouer la seconde au-dessus de la première afin d'obtenir d'excellentes fraises au sucre (la chantilly en plus n'est pas interdite pour qui ne craint pas pour sa ligne).

Le geste ainsi fait rappelle malheureusement celui qui agite les membres de personnes, généralement âgées, atteintes d'une maladie dégénérative qui provoque des tremblements incontrôlés.
C'est par une plaisanterie un tantinet douteuse que ces mouvements ont été assimilés à celui du sucrage des fraises pour donner naissance à notre expression.

Cette expression ne semble être attestée qu'au tout début du XXe siècle, mais date probablement de la fin du siècle précédent.
Aurélien Scholl, journaliste et auteur dramatique connu de la seconde moitié du XIXe, évoque, dans son *Poivre et Sel*, paru en 1901, un militaire à propos duquel il écrit ceci :

> « Cinquante années d'absinthe lui ont donné un tremblement tel que, lorsqu'il veut se verser à boire, le liquide secoué se répand comme une pluie autour du verre.
> – C'est désagréable, d'un côté, a dit le colonel ; mais, quand je prends la passoire avec du sucre en poudre… on peut voir combien cette infirmité devient précieuse pour sucrer les fraises. »

Nous trouvons donc là une parfaite explication de l'association familière entre ces tremblements qui touchent les personnes âgées et l'action de sucrer des fraises.

Un peu plus tard, en 1905, Félix Duquesnel, dans *Le Mystère de Gaude*, écrira : « et les bras agités de ce mouvement spasmodique que la langue populaire appelle "sucrer les fraises" ».
Cet extrait montre que l'expression, en ce début de siècle, fait bien partie du langage familier.

En 1936, Louis-Ferdinand Céline utilisera *sucrer* tout seul pour désigner les tremblements d'un ivrogne.

Une croyance répandue veut que cette expression vienne de ces collerettes plissées appelées fraises que portaient les hommes et les femmes des XVIe et XVIIe siècles. En effet, ces personnes lorsqu'elles étaient âgées et tremblantes pouvaient répandre dessus ce qui leur servait à se poudrer le visage et qui, pour nous, aurait ressemblé à du sucre en poudre très fin.
Mais je tiens à préciser que strictement aucune de mes sources supposées dignes de foi n'évoque cette hypothèse et que, dans les bibliothèques numérisées disponibles en ligne, on ne trouve nulle occurrence de cette expression datant d'avant la période citée.
Et si cette explication avait un fond de vérité, on peut supposer que l'expression ne serait pas de naissance aussi récente (sans compter, pour finir de démolir cette croyance, que le sucre en poudre très fin n'existait pas à l'époque).

“ **Il marchait à tout petits pas […]. Il tremblotait dans la serrure. Il pouvait plus sortir la clef, tellement qu'il sucrait.** ”
Louis-Ferdinand Céline – *Mort à crédit* – 1936

“ **Pauvre Achille, je me rappelle, il s'était mis à sucrer les fraises par là deux ans avant sa mort.** ”
Marcel Aymé – *Le Vin de Paris* – 1947

551 LA LANGUE DE BOIS

Le langage, le discours figé, coupé de la réalité.
Le langage qui véhicule, de manière artificielle, un message intentionnellement truqué.

La langue de bois est un langage à part entière dont on se demande s'il n'est pas enseigné à l'ÉNA[1] compte tenu de la pratique experte et intense qu'en ont nos hommes politiques.
Parmi ses nombreuses « utilités », il permet de cacher la vérité, de répondre à côté de la question ou de noyer une absence de pensée ou de connaissance d'un sujet sous un déluge de paroles creuses.
La langue de bois peut aussi servir à faire croire à quelqu'un qu'on ne lui est pas hostile, alors qu'on le manipule pour l'amener à ses propres fins.

Ce langage est un outil qui confirme parfaitement ce qu'a cité Stendhal en le mettant dans la bouche d'un Jésuite, mais qui est généralement attribué à Talleyrand : « La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée. »

Si on peut considérer que la pratique de la langue de bois est née en même temps que le langage chez l'homme, cette appellation est donnée pour récente en France puisqu'elle n'y serait apparue qu'au cours des années 70.
Et l'explication qui en est généralement donnée vient des Russes[2] qui, avant leur révolution, utilisaient l'expression *langue de chêne* pour se moquer du style administratif employé dans leur bureaucratie tsariste étouffante (sans que l'origine de cette appellation soit parvenue jusqu'à nous, semble-t-il).
L'ère bolchéviste n'améliorant pas véritablement ce style, les manières de parler et d'écrire y étant codifiées et pleines de clichés, la locution continuera donc à être utilisée, mais le chêne se fait progressivement remplacer par le bois, tout simplement.
L'expression aurait transité par la Pologne avant d'arriver chez nous.

Bien sûr, pour ceux qui connaissent la politique française, il ne faut pas confondre la langue de bois avec le Lang de Blois[3] qui, par ailleurs, en a une excellente maîtrise, sans toutefois arriver à la cheville de certains maîtres de tous partis.

1 Pour les nombreux lecteurs de ces pages qui ne sont pas familiers des institutions françaises, l'ÉNA, École nationale d'administration, est l'établissement duquel sortent la plupart des hommes politiques français.

2 Mais les Chinois appelaient aussi *langue de bois* ce qu'ils définissaient comme « l'art de dire des riens avec fracas ».

3 Jack Lang, homme politique français, a été maire de Blois.

Parmi les choses bizarres de la nature, il est intéressant de savoir que les bovidés peuvent attraper un champignon qui provoque la formation d'une tumeur dure sensible soit sur les maxillaires, soit sur la langue, qui devient alors rigide, d'où le nom de *langue de bois* lorsque c'est cet organe qui est touché.

> « **Le verbe d'Adnane était entièrement vacciné contre les mots omniprésents de la langue de bois de l'époque, comme s'il avait des oreilles-passoires filtrant les mots des médias et des haut-parleurs plantés sur chaque quartier.** »
>
> Habib Abdulrab – *La Reine étripée* – 1998

552 ÉCLAIRER LA LANTERNE (DE QUELQU'UN)

Dire, ajouter ce qu'il faut, le détail nécessaire pour être compris.

Apporter les éléments nécessaires à la compréhension de quelque chose.

Vous ne pouvez nier que, quand vous êtes dans le noir et qu'une âme charitable bascule l'interrupteur, vous y voyez soudain beaucoup mieux (sans compter que vous vous assurez aussi ne pas être sourd, en entendant les nombreux « Ahhhh ! » soulagés qui fusent des gorges de toutes les personnes présentes). Eh bien là, c'est un peu la même chose : un petit détail supplémentaire vous aide à y voir plus clair.

On retrouve ici l'équivalence fréquente entre « lumière » et « compréhension intellectuelle » comme dans l'expression *être une lumière**.

Cette expression vient au XVIIIe siècle de la fable de Florian « Le Singe qui montre la lanterne magique » dans laquelle un singe savant, voulant épater ses collègues, animaux divers, les convie à un spectacle dans lequel il utilise la lanterne magique[1] de son maître.

Mais il n'oublie qu'un seul « petit détail » pour que les autres animaux comprennent pourquoi ils sont là, c'est d'allumer la lanterne !

> « […] Les spectateurs, dans une nuit profonde,
> Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir […]
> Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;
> Mais je ne sais pour quelle cause
> Je ne distingue pas très bien.
> Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
> Parlait éloquemment, et ne se lassait point,
> Il n'avait oublié qu'un point.
> C'était d'éclairer sa lanterne. »

C'est suite à la publication de cette fable qu'à cette époque, *oublier d'éclairer la lanterne*, voulait dire « omettre un point essentiel pour se faire comprendre ».

Par la suite, l'expression s'est transformée pour devenir celle d'aujourd'hui.

> « **Rencontrant dans mon cours de biologie une notion complexe, je descendis pour aller demander à mon père d'éclairer ma lanterne.** »
>
> Jennifer Tsegui – *La Pire Erreur de ma vie* – 2009

1 Appareil de projection du XVIIe siècle muni d'un système optique qui permettait de projeter sur un écran des images peintes sur verre, en les agrandissant.

553 POSER UN LAPIN

Faire attendre quelqu'un en n'allant pas au rendez-vous qu'on lui a fixé.

Si vous faites le pied de grue* en attendant sans succès la venue d'une personne qui n'arrive pas à votre rendez-vous, c'est incontestablement que cette personne vous a « posé un lapin ».

Cette expression qui date de la fin du XIXe siècle a d'abord signifié « ne pas rétribuer les faveurs d'une femme » et elle viendrait de la combinaison de deux termes argotiques, *poser* et *lapin* (qui l'eût cru ?).
D'un côté, en 1883, Alfred Delvau, dans son *Dictionnaire de la langue verte,* donne à *faire poser* la signification « faire attendre ».
De l'autre côté, en 1889, Lorédan Larchey dans son *Nouveau supplément du dictionnaire d'argot*, indique que *lapin* est employé là par allusion « au lapin posé sur les tourniquets des jeux de foire, qui paraît facile à gagner et qu'on ne gagne jamais ».

Autrement dit, le « poseur de lapin », terme qui a bien existé à cette époque, était celui qui faisait attendre son paiement (le lapin) ad vitam aeternam à la femme dont il avait profité. Dans ce cas, *poser un lapin* se disait bizarrement aussi *brûler paillasse*, et c'est suite à cette pratique que les dames de petite vertu ont pris l'habitude de faire payer d'avance leurs services.

Pour le sens actuel de l'expression, apparu également à la même période, il est probable qu'il y ait eu un glissement d'une attente non comblée (celle du paiement) vers une autre attente également non comblée (celle de la personne attendue), puisque dans les deux cas, il s'agit d'un engagement qui n'est pas tenu, ce que semblerait confirmer a posteriori l'édition de 1922 du *Larousse universel*, où il est indiqué : « Poser un lapin : […] par extension, ne pas tenir un engagement, une promesse. »

Il est possible que ce sens ait été influencé par une des significations de *lapin* au début du XVIIe siècle.
En effet, à cette période, *lapin* s'employait pour parler d'une histoire complètement inventée, source de moqueries, qui était parfois qualifiée par la forme suivante : « celle-là est de garenne », faisant allusion au lapin de garenne, plus gros que le lapin ordinaire, forme qui nous est confirmée par le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 où on trouve à l'entrée *garenne* : « On dit prover-

bialement et bassement d'un conte ou d'un trait d'esprit dont on le raille *celui-là est de garenne.* »

Alors on peut imaginer que ce lapin-là ait glissé ou bondi de l'histoire ou la blague douteuse à la plaisanterie douteuse comme celle de donner un faux rendez-vous.

> “ **Mieux valait oublier le mauvais plaisantin qui m'avait posé un lapin. Il avait neigé pendant la nuit, mais la température s'était radoucie. Je me promènerais seul puisqu'on m'avait fait faux bond !** ”
>
> Michel Louyot – *La Japonaise de Prague* – 2011

626 OUTRE MESURE

Excessivement, exagérément, déraisonnablement.

Les différentes acceptions des mots *outre* et *mesure* peuvent faire penser à des choses diverses. Que diriez-vous par exemple d'une outre calibrée servant à mesurer des volumes de liquide ? « Grâce à mon outre mesure, j'ai pu me préparer tout un cubitainer de pastis parfaitement dosé que je consommerai avec Modération dès qu'elle me rejoindra. »
Mais hélas, ici, foin de bon pastis bien frais !
Le mot *outre* nous vient ici du latin *ultra* qui signifiait « plus loin ».
Si nos amis belges disent souvent des Français qu'ils sont situés outre Quiévrain, c'est parce que pour eux nous sommes plus loin que la ville frontalière de Quiévrain (notez que, pour nous, les Belges sont aussi situés outre Quiévrain ; tout dépend du point de vue duquel on se place…). Et que dire de nos compatriotes d'outre-mer ?
Donc *outre mesure*, formule qui date du XIIe siècle, veut dire « plus loin que la mesure ». Oui, mais de quelle « mesure » s'agit-il ? D'un kilomètre, d'une lieue, de la distance de la Terre à la Lune, du volume d'un cubitainer de pastis bien frais parfaitement dosé ?
Eh bien, aucune de celles-là !
Le mot *mesure* apparaît au XIe siècle et est issu du latin *mensura* qui désignait d'abord l'action de mesurer, mais qui avait aussi les sens de « norme » ou de « modération » (tiens, elle est arrivée, vite deux pastis !).
C'est au XIIe siècle que le mot signifie également « dimension considérée comme souhaitable », sens qui nous intéresse ici. En retenant cette acception, lorsque vous faites quelque chose « avec mesure », c'est que c'est fait sans dépasser des limites considérées comme acceptables dans notre société.
Par contre, si vous le faites *outre mesure*, c'est que vous dépassez les bornes admises, vous le faites de manière excessive.

J'en profite pour ajouter que la signification « excessivement » est bien liée au dépassement d'une limite, à ce qui est excessif, et non pas à ce qui est simplement extrême, très proche d'une limite, mais avant de l'atteindre, le mot *excessivement* étant aujourd'hui beaucoup trop souvent employé à la place de *extrêmement* alors que leur sens est clairement différent.

> “ **Une entrée en matière « tranquille, ni bonne ni mauvaise » pour ces deux lycéens que le bac ne semble pas stresser outre mesure.** ”
> *Libération* – Article du 16 juin 2008

678 UNE NUIT BLANCHE

Une nuit sans sommeil.

Autant vous l'avouer tout de suite : il n'existe aucune certitude quant à l'origine de cette expression qui date du XVIIIe siècle. Et pourtant, vu la taille du texte ci-dessous, il y a quand même des choses à en dire.

On en trouve une attestation en date du 30 octobre 1771 dans une lettre de la marquise du Deffand, Marie de Vichy-Chamrond alors âgée de 74 ans, à l'homme politique et écrivain anglais Horace Walpole. Elle y écrit ceci :

> « Vous saurez que j'ai passé une nuit blanche, mais si blanche, que depuis deux heures après minuit que je me suis couchée, jusqu'à trois heures après-midi que je vous écris, je n'ai pas exactement fermé la paupière ; c'est la plus forte insomnie que j'ai jamais eue. »

Comme il ne semble pas exister de traces antérieures dans la littérature française, certains auteurs émettent l'hypothèse que c'est elle qui a inventé ce terme. Mais comme on le trouve dans d'autres ouvrages postérieurs moins d'un an et demi après (voir l'exemple), il n'est pas certain que cela soit le cas.

Nous allons commencer par la proposition la moins originale mais probablement la plus véridique.
Vous n'êtes pas sans savoir que, dans notre belle langue, le qualificatif *blanc* indique très souvent un manque.
Et si vous en doutez, il vous suffit de vous rappeler les expressions *voix blanche* (pour une voix sans timbre), *tir à blanc* (tir qui se fait sans balle), *examen blanc* (examen dont les résultats sont sans conséquence sur le classement), *mariage blanc* (mariage sans union sexuelle) ou, pour clore une liste non exhaustive, *faire chou blanc* pour indiquer une absence de résultat. De ces exemples, et même sans connaître le sens de l'expression, il est assez facile d'imaginer qu'une nuit blanche est simplement une nuit sans sommeil.

Bien entendu, on peut trouver quelques autres explications, en particulier sur Internet où la plus répandue, et certainement la plus fausse, évoque les chevaliers qui, la nuit précédant leur adoubement, devaient rester éveillés dans une tenue entièrement blanche. Mais si cette explication était la bonne, il faudrait expliquer pourquoi il a alors fallu attendre la deuxième moitié du XVIIIe siècle pour trouver la première trace écrite de cette expression, plusieurs siècles après cette coutume de chevalerie.

Toutefois, une autre hypothèse, nettement plus vraisemblable, cette fois, car elle respecte la chronologie, nous vient de Saint-Pétersbourg, en Russie.
À l'époque du règne d'Élisabeth, puis de Catherine II, la cour royale dans cette ville – qui je le rappelle, était alors la capitale du pays – était fréquentée par de nombreux Français, en été principalement. Or, à cette époque de l'année et à cette latitude, les nuits sont loin d'être vraiment noires, le soleil ne se couchant jamais complètement.
Et dans ces années-là, tradition perpétuée actuellement par le festival des Nuits blanches de Saint-Pétersbourg, la vie « nocturne » battait son plein. Autant dire que ceux qui participaient aux bals et autres fêtes tardives passaient des nuits doublement blanches : à la fois, par l'absence de sommeil et par la luminosité de la nuit.
Il se peut donc tout à fait que le terme russe « белые ночи » (nuits blanches) ait été rapporté et popularisé chez nous par les Français qui passaient du bon temps là-bas.

> “ **Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre bonne humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.** ”
>
> Voltaire – *Correspondance avec M. d'Alembert* – 1821

723 UNE PAROLE D'ÉVANGILE

Une vérité incontestable.

Dans *Jésus en son temps,* Henri Petiot dit Daniel-Rops a écrit : « L'expression célèbre, "évangile selon…" ne veut rien dire d'autre qu'affirmer cette indissociable unité… Il n'y a vraiment qu'un seul Évangile, une seule bonne nouvelle devant laquelle s'effacent humblement ceux qui en sont les témoins et les hérauts. Les documents et les expressions peuvent varier, le message reste unique, indiscutable, comme la parole même de Dieu. »

Autrement dit, ce qui est écrit dans les Évangiles (qui relatent selon des perspectives un peu différentes la vie et le message de Jésus-Christ) est la Vérité complètement incontestable.

Daniel-Rops ne fait qu'affirmer, après bien d'autres, ce que croient les catholiques fervents et qui a fait naître cette expression qui dit qu'*une parole d'évangile* est une chose sûre et indiscutable.

Autrefois, l'expression se disait aussi *mot d'évangile*.

Parmi ces paroles, certaines sont devenues célèbres ; par exemple :

– Il faut bien que genèse se passe (L'Ecclésiaste).
– Les pommiers seront les derniers (Ève).
– Arche ou crève ! (Noé).
– Vivement ce soir qu'on se touche (Onan).
– Jésus, t'es naze, arrête ! (Pierre au Jardin des Oliviers).

Cette expression est souvent employée à la forme négative comme *tout ce qu'il dit n'est pas parole d'évangile* pour dire « il ne faut pas croire tout ce qu'il dit ». Et le précédent paragraphe en est une parfaite illustration…

« **Plusieurs voyageurs ont remarqué que dans le clergé grec, on ne trouvait guère de gens instruits que parmi les évêques. Je ne vous répéterai point tout ce que nous a débité le cénobite du mont Athos. Nos marins grecs croyaient tout ce qu'il disait comme parole d'évangile, et montraient un grand respect pour sa personne.** »

Joseph-François Michaud, Baptistin Poujoulat – *Correspondance d'Orient, 1830-1831* – 1834

« **Si vous voyez la chauve-souris tracer dans l'air des cercles nocturnes autour d'une maison, hâtez-vous d'en déloger. Car aussi vrai que parole d'évangile, un méchant doit y mettre le feu.** »

Louis-Antoine-François de Marchangy – *Tristan le voyageur, ou la France au XIV[e] siècle* – 1825

732 MONTRER PATTE BLANCHE

Donner un signe de reconnaissance, une autorisation pour pouvoir entrer dans un lieu ou participer à une assemblée.

Il paraît que le mot *patte* vient de l'illyrien, groupe de langues parlées par un peuple qui vivait à l'Antiquité dans une zone située entre la côte dalmate (en Croatie actuelle) et les régions côtières de l'Albanie. Les Albanais sont d'ailleurs considérés comme les descendants des Illyriens.
Quel rapport avec la patte blanche, me direz-vous ?
Eh bien, sans le mot *patte*, il n'y aurait pas eu cette expression. Nous devons donc une fière chandelle aux Illyriens. Ayons une pensée émue pour eux qui, contrairement aux Thraces, n'en ont pas laissé beaucoup.

Si, comme son nom l'indique, l'Illyrien moyen ne lisait vraiment pas beaucoup, ce n'était pas du tout le cas de Jean de La Fontaine.
Et ce dernier écrivait, aussi. C'est d'ailleurs encore lui qui a popularisé cette expression dans sa fable « Le loup, la Chèvre et le Chevreau » (à la trame très inspirée par Ésope, comme bien souvent) dans laquelle la patte blanche est celle que le chevreau, laissé seul à la maison par sa mère (qui a les pattes blanches), demande au visiteur (le loup) de montrer s'il veut se faire ouvrir. Celui-ci, avec ses pattes noires ou grises, s'en trouve fort marri car, du coup, il ne peut croquer le chevreau.

Certains situent l'origine de cette expression dans le conte *Le Loup et les sept Chevreaux* des frères Grimm.
Mais il y a de quoi faire la « grimmace » quand on sait que les deux frangins ont vécu environ un siècle et demi après notre Jeannot national.

Et, bien que l'histoire officielle ne le dise pas, c'est peut-être bien après cette cruelle déception que le loup, pour se consoler, s'en est allé tirer la chevillette, faire choir la bobinette, puis croquer la mère-grand du petit chaperon rouge.

“ **Tu n'étais pas là, mon ami. On avait eu soin de mettre des factionnaires aux portes, de retirer les clés, si bien qu'on ne parvenait qu'à grand-peine dans la salle à moitié pleine, et que quiconque ne pouvait pas montrer patte blanche à la porte, était impitoyablement refusé.** ”
Louis Ulbach – *Lettres à Jacques Souffrant, ouvrier* – 1851

980 SACRIFIER À VÉNUS

Faire l'amour.

Il existe quelques rares formes de sacrifice auxquelles on se soumet bien volontiers, sans aucune appréhension. Et le sacrifice à Vénus en fait incontestablement partie.
Et si, avant d'entrer dans le vif du sujet, je vous parle de maladies vénériennes (même si, en général, c'est après être entré dans le vif du sujet qu'on les attrape), ce n'est pas pour vous convaincre de sortir couvert, mais simplement pour rappeler que *vénérien* est un qualificatif qui nous vient par le latin du nom de cette chère Vénus, la déesse de l'amour ; et rappeler également qu'on appelait aussi ce genre de maladie « un coup de pied de Vénus ». Plutôt très mal placé, le coup de pied !

Le lien entre Vénus et le fait de faire l'amour paraît clair quand on connaît cette attribution de la déesse, mais on peut se demander en quoi s'adonner au plaisir sexuel est un sacrifice.
En fait, *sacrifier* nous vient au XIIe siècle du latin *sacrificare* qui voulait dire « offrir en sacrifice à une divinité », lui-même issu de *sacrum facere* pour « faire une cérémonie sacrée ».
Mais ce n'est qu'au XVIIe siècle que, parmi ses emplois figurés, le verbe construit avec la préposition *à* prend la signification de « faire la volonté de ». Et là, tout s'éclaire : en effet, *sacrifier à Vénus* veut alors dire « faire la volonté de Vénus », l'incitatrice à la fornication, peut-être avec une connotation ironique pour le grand sacrifice que cela implique.

Cette expression, qui semble dater du début du XIXe siècle, avec le sens indiqué (puisqu'on faisait autrefois de véritables sacrifices à Vénus), est un peu tombée dans l'oubli, contrairement à ce qu'elle signifie.

> « **Il est passé aujourd'hui en oracle divin, ce mot de Luther, qu'il n'est pas plus possible de retenir son envie que sa salive ; ni plus facile à l'homme et à la femme de se passer l'un de l'autre, qu'à l'un ou l'autre de se passer de boire et de manger. Impossible, entendez-vous chanter de tous côtés et sur tous les tons, de ne pas sacrifier à Vénus dès qu'on est d'âge.** »
>
> *L'Écho des vrais principes* – 1829

Index

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

B

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

C

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

F

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

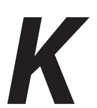
G

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.

L

Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.

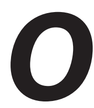
Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

N

Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.

P

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Q



Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.

T

Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.





Les numéros renvoient aux pages.

Les numéros renvoient aux pages.



Les numéros renvoient aux pages.